

# Le pied... dans tous ses états !

M. GUIGOT

## **“Et tes pieds s’endormaient dans mes mains fraternelles”**

(Baudelaire, “Le balcon”, *Les Fleurs du mal*)

Le pied comme unité de mesure du rythme poétique, le pied confronté à la main, le pied personnifié, le pied de la femme adorée, évoqué dans l’ambivalence du désir et de la chasteté... Un seul vers de Baudelaire suffit à projeter le lecteur au seuil d’un univers lexical et mental dont il perçoit que les limites lui échappent, mais qui se présente comme une invitation à en explorer tous les territoires.

Trois lettres en latin (*pes*), quatre en français, *pied* (issues de la forme latine déclinée *pe-dem*), ce monosyllabe sert à désigner une petite partie du corps humain et animal, qui intéresse généralement assez peu le regard d’autant qu’elle est le plus souvent recouverte. Cette modestie pourrait laisser croire à une faible importance du vocable et de son emploi. Au contraire c’est un mot qui a, au fil des siècles, envahi la langue française par des centaines d’occurrences : il sert autant à la désignation de notre environnement concret qu’il participe à notre monde imaginaire ou symbolique. On pourrait presque considérer que cette profusion fait écho à la grande complexité anatomique de la partie terminale de la jambe, constituée par 26 os, 107 ligaments, 19 muscles...

S’il n’y a guère d’intérêt à établir une compétition linguistique et culturelle avec les autres éléments du corps humain, la main ou le cœur, la tête ou le sein, il est en revanche bien agréable de se laisser entraîner dans une déambulation, un vagabondage auquel les *pieds* invitent tout naturellement et qui conduit à travers tous les champs de l’activité et de la pensée humaines. L’exploration diachronique étant la logique et l’apanage de nombreux dictionnaires et encyclopédies auxquels on laissera volontiers le choix de l’exhaustivité, c’est une approche et une analyse sur le mode psychologique, presque affectif, qui se sont imposées pour ce court voyage.

Puisqu’en parlant de l’homme on le considère le plus souvent en position debout (avec toute la fierté que l’on projette sur sa bipédie), c’est une évidence de dire que les pieds sont situés dans la partie *inférieure* du corps humain ; mais cette banalité devient intéressante s’agissant d’identifier la charge négative dont peut se doter le mot *pied* dans de très nombreuses acceptions. Indiscutablement, c’est un mot qui tire vers le bas. Pourtant les humains vont parvenir à l’anoblir, d’une part en lui donnant un rôle lexical considérable, d’autre part en lui accordant un caractère esthétique tel qu’il participe grandement de la poésie, de l’art ou de l’érotisme. Enfin, comme Baudelaire qui évoque sa Malabaraise en un portrait ascendant commençant par “Tes pieds sont aussi fins que tes mains”, les hommes sont tentés par l’élévation et par l’association du pied et de l’image du supérieur, du puissant voire du divin... mais le pied est-il fait pour rester si haut perché ?

## Le pied terrestre

### Un lapsus révélateur ?



Fig. 1 : José de Ribera, *Le Pied-bot*, 1642, musée du Louvre, Paris.

L'histoire du tableau intitulé *Le Pied-bot* de José de Ribera (fig. 1) est saisissante en tant qu'illustration de la médiocre appréciation que l'on peut avoir du pied humain. Cette peinture d'un jeune garçon infirme, datée de 1642, a d'abord été répertoriée sous le titre *Le Nain*, puis *Le Nain, portrait d'un jeune mendiant*, pour finalement être enregistrée au musée du Louvre en 1870 et se faire connaître sous l'appellation *Le Pied-bot*. Alors même que ce qui frappe le premier regard porté au tableau, c'est le grand sourire du jeune mendiant, élément marquant et inattendu qui aurait pu servir au titre de l'œuvre, on devine que celui qui a été retenu avait pour but de renforcer le caractère misérable du sujet : il n'est plus alors question d'une personne (*le nain ou un mendiant*), mais d'un simple organe (*le pied*), qui plus est avili par sa déformation (*bot*). Or, avec toute l'ironie dont l'histoire est capable, il apparaît aujourd'hui, diagnostic médical à l'appui, que l'infirmité dont souffre le garçon n'est pas celle d'une malformation innée comme l'est le pied-bot, mais d'une hémiplégie, conséquence d'une lésion cérébrale, ayant atteint également la main.

Pauvre petit pied, dont on a fait un coupable, quand il n'était qu'une victime.

### La bassesse du pied

De son sens premier de *partie terminale de la jambe*, le mot *pied* a très tôt généré un deuxième sens, celui d'une unité de mesure (d'environ 30 cm et encore utilisée par les Anglo-Saxons ainsi qu'en aéronautique), de nature tout aussi concrète, puisque le pas sur le sol laissait une trace dans la terre, une empreinte qui permettait une évaluation et un calcul de longueur. Cette situation de contact quasi permanent au sol, qui assure le maintien vertical, la marche et la course, capacités déterminantes dans la vie et la survie de l'homme, aurait dû pour toujours garantir le mot d'une reconnaissance admirative et lui conserver des connotations exclusivement positives : bon sens (comme dans l'expression *on marche sur la tête*, sous-entendu *et non sur les pieds*), réalisme (*avoir les pieds sur terre*), adresse (*retomber sur ses pieds*), optimisme (*se lever du bon pied*), chance (*trouver chaussure à son pied*)... C'eût été sans compter avec l'opposition aux deux autres extrémités anatomiques que sont la tête et la main. Et là le pied ne fait pas le poids. Comment pourrait-il rivaliser avec le siège de la pensée, le lieu de l'abstraction, la partie anatomique du corps tendue vers le ciel (*la tête dans les étoiles*) ? Comment imaginer gagner la partie contre la main, si agile au bout du bras, par exemple pour masser un pied blessé (fig. 2), si habile dans la préhension d'objets même minuscules, si libre de ses mouvements, et plus encore, capable d'un langage ? La langue a bien tenté l'égalitarisme par des rapprochements flatteurs, des parallélismes avantageux ou des symétries valorisantes : *être pieds et poings liés*, *avoir bon pied bon œil*, *faire des pieds et des mains* ; elle a bien proposé de considérer la personne dans son intégralité, de pied en cap ; elle a bien essayé parfois d'effacer le mot pour laver l'affront (*nec caput nec*

*pedes* est devenu *ni queue ni tête*, et *pedem conferre* se traduit aujourd'hui par *en venir aux mains*) ; elle a même fait l'effort, à une époque ancienne, de tourner en dérision la partie supérieure du corps humain !

En effet la tête était désignée en latin par le mot *caput* ; et c'est dans un tout autre domaine qu'on nommait un vase de terre cuite par le mot *testa* ; quand on s'est rendu compte que la calotte crânienne de l'ennemi tué pouvait, par humiliation, servir de coupe pour recevoir une boisson, on a peu à peu substitué le mot *tête* au mot *chef*. Mais ce qui est remarquable c'est que l'ironie initiale a peu à peu disparu et que le mot *tête* a reconquis ses lettres de noblesse (*tête bien faite* et *tête bien pleine* !).

Le pied ne peut pas en dire autant, qui a servi *larga manu* à qualifier péjorativement la personne. Et quand il s'est agi d'en montrer la bassesse, la bêtise, la fragilité, la honte, l'infirmité ou la mort, le pied s'est révélé comme un filon inépuisable.



Fig. 2 : Lorenzo Bartolini, *La Nympe au scorpion* (détail), 1835-1845, musée du Louvre, Paris.

## Le caractère négatif du pied

### *Le ridicule*

Alors que les pieds sont, par leurs capacités au déplacement, les garants de la survie de l'homme, pour autant on n'hésite pas à les tourner en ridicule : l'image de l'attente s'apparente volontiers à l'attitude d'un oiseau immobile dont un pied ne sert à rien (*faire le pied de grue*), et la mécanique de la marche militaire est tournée en dérision dans telle rengaine populaire :

La meilleure façon d'marcher  
C'est encor' la nôtre,  
C'est de mettre un pied d'avant l'autre  
Et d'recommencer.

D'ailleurs, la locution *mettre un pied devant l'autre* est le plus souvent employée en tournure négative *ne plus pouvoir mettre un pied devant l'autre*, pour traduire une extrême fatigue, voire l'épuisement.

Il faut noter aussi que lorsqu'il est question de frapper à l'aide du pied, le plus souvent il s'agit *d'un coup de pied au cul*, c'est-à-dire que le pied est rapproché de la partie la moins noble du corps humain, désignée en outre par un mot familier. Quant *au coup de pied de l'âne*, il est affligeant par la lâcheté qu'il suppose. De même, le mot, pris dans sa valeur de mesure, permet de se moquer d'une personne, par un *pied-de-nez*, c'est-à-dire en allongeant le sien de façon grotesque par une main écartée correspondant à la longueur d'un pied.

### ***La maladresse***

Marcher peut devenir un comportement à risques pour peu que la maladresse s'en mêle et se *prendre les pieds dans le tapis* ou pire *s'emmêler les pieds*, en renvoyant à l'image d'un marcheur pataud, désigne par métaphore l'acte d'une personne irréfléchie qui se met elle-même en difficulté. Or il est bien admis que pour être actif et efficace, mieux vaut *ne pas avoir les deux pieds dans le même sabot* que *de ne pas savoir sur quel pied danser*. Et *travailler comme un pied* en dit long sur le mépris qu'on lui attribue par comparaison avec la main, estimée adroite car reliée à la tête dans un rapport direct qui lui donne une supériorité. D'ailleurs la sottise n'est pas non plus épargnée au malheureux pied, comme en atteste l'expression très usitée *bête comme ses pieds*, même si Prévert tente de les réhabiliter poétiquement : "C'est très intelligent les pieds" ("Dans ma maison", *Paroles*).

### ***L'infériorité***

La société romaine des premiers siècles de notre calendrier s'est servie du mot *pes* pour marquer complaisamment sa hiérarchie : le *servus a pedibus* était l'esclave "qui allait à pied", et cette idée de l'infériorité sociale se retrouve ensuite dans une grande quantité d'expressions plus ou moins imagées. C'est à chaque fois le même processus de développement linguistique que l'on peut constater dans l'évolution sémantique du mot et de l'expression : d'abord réalité concrète, ils prennent peu à peu par analogie des sens plus abstraits et fortement connotés.

Par exemple une expression telle que *mettre à pied*, qui a d'abord signifié "faire descendre de l'équipage", est traduite aujourd'hui par "débarquer, renvoyer, licencier" car on n'en a gardé que l'idée de rejet de la personne.

De même l'adjectif *piètre* qui désigne d'abord le "piéton", celui qui est obligé de se déplacer à pied, a fini par évoquer l'idée de bassesse, de médiocrité. Ou le nom *pieds-plats*, qui au XVII<sup>e</sup> siècle caractérisait les travailleurs portant des chaussures sans talon, a finalement caractérisé, par opposition aux aristocrates dotés de chaussures surélevées, les pauvres, les domestiques, les inférieurs, les méprisables. Ou encore les *pieds-noirs*, d'abord expression simplement descriptive attribuée aux travailleurs algériens des soutes des bateaux à charbon qui traversaient la Méditerranée, puis, par assimilation, aux Français d'Algérie qui embarquaient sur ces mêmes bateaux... vision très métropolitaine, bien sûr.

### ***La fragilité et la servitude***

*Être pris au piège* c'est d'abord "être pris aux pieds". En effet, qu'il s'agisse des pattes de l'animal que l'on veut attraper par ruse ou des chevilles de l'homme que l'on retient en les attachant, le mot latin *pedica, pedicae* désigne l'appareil où les pieds se prennent, le lien qui se resserre et empêche la fuite ; or les pieds entravés privent l'homme autant que l'animal de sa liberté et symbolisent une grande faiblesse. L'image du prisonnier, enchaîné par les chevilles, est frappante, et le mot "empêchement" désigne d'abord *\*l'empîement* qui ne permet pas le libre déplacement. Par opposition "dépêcher" veut dire "enlever l'entrave" et rendre la liberté de mouvement, d'où l'idée d'une échappée, d'une fuite, d'une course vive, la "dépêche" étant une communication très rapide.

## **L'infirmité**

Si les pieds plats ont permis aux jeunes hommes qui en présentaient d'être dispensés de service militaire, il n'est pas certain que le bénéfice de l'exemption effaçât le préjudice moral qui s'y rattachait. On pourrait dire "qui s'y rattache encore", tant cet aspect anatomique continue, dans l'imaginaire social, d'être considéré comme une anomalie, alors même que la "platitude" du pied n'entraîne aucune gêne, aucun trouble, aucun déficit, et qu'un pied "non plat" ne confère aucune supériorité d'aptitudes et de compétences, en particulier sportive. C'est un peu comme si l'empreinte plantaire était porteuse, symboliquement, d'une part d'identité, sur le modèle de l'empreinte digitale.

En revanche, une infirmité, bien visible et très handicapante, a touché de nombreuses personnes, hommes ou femmes, de tous les milieux et à toutes les époques, sans espoir d'amélioration, tant que l'opération n'a pas été parfaitement maîtrisée : il s'agit du pied-bot.

L'adjectif *bot*, d'étymologie incertaine, désigne une malformation congénitale de l'extrémité des membres. Mais bien au-delà du strict cas médical, c'est la littérature qui s'empare de l'anomalie pour en faire un symbole.

Milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Flaubert, *Madame Bovary* : quand il parvient au milieu de son roman l'écrivain a déjà précisément campé Charles et Emma, et défini la médiocrité de leur relation conjugale. Mais pour précipiter leur histoire de façon dramatique, il va embarquer le malheureux officier de santé, poussé par une épouse et un pharmacien débordant d'ambitions, dans une opération largement au-dessus de ses compétences chirurgicales et de ses capacités psychologiques : l'opération d'un pied-bot, qu'il va lamentablement rater. Il est certain que Flaubert a dû croiser, à l'hôpital où il vivait, des patients affectés de ce handicap, qu'il a entendu son père parler de la technique opératoire de la ténotomie, qu'il a eu accès dans la bibliothèque familiale au *Traité pratique du pied-bot* de Vincent Duval (1839). Mais ces facteurs favorisants ne sont pas exclusifs d'autres possibilités : rien n'empêche Flaubert, quand il décide d'humilier Charles par un retentissant échec professionnel, de choisir l'amputation d'un bras ou la taille vésicale. Or il choisit le pied, le pied infirme, le *pied équin* d'un garçon... d'écurie, qui s'appelle... Hippolyte. Le choix de Flaubert de confronter Charles à l'opération d'un pied-bot, même s'il n'est pas intentionnel ni peut-être même conscient, oriente la lecture et accable d'autant plus l'apprenti chirurgien qu'il le tire vers le niveau le plus bas de la personne et vers l'animalité. Sans parler du désastre de l'intervention, apparemment si facile pourtant : "Charles piqua la peau ; on entendit un craquement sec. Le tendon était coupé, l'opération était finie."

S'ensuivront honte et désespoir pour le pauvre Bovary.

## **La honte et la mort**

D'ailleurs, le rapprochement entre l'humiliation et le mot *pied* (marquant dans ce cas la mesure), est fréquent. Il sert à évaluer le désir de se cacher sous terre, éprouvé par celui qui est submergé par la confusion, afin d'échapper au regard social : "Je voudrais être à cent pieds sous terre ou avoir votre impassibilité", lit-on dans le dernier roman de Stendhal, *Lucien Leuwen*. Un peu comme si, sous les pieds posés au sol, il y avait un niveau inférieur, seul capable d'accueillir la honte, l'un des plus douloureux sentiments, un tel accueil ne s'envisageant que sans retour possible.

Cette image du refuge dans les profondeurs de la terre est à rapprocher – et l'on perçoit bien ainsi le mouvement de glissement de sens – de la dévalorisation ultime du mot pied, de sa charge péjorative maximale, celle qui va permettre de suggérer la mort.

Le pied est volontiers présenté comme la première partie du corps qui entre dans le territoire des morts, et avec l'expression *avoir un pied dans la tombe* c'est un peu comme si une allégorie de la mort attendait en embuscade et s'emparait du pied du mourant pour entraîner le reste de son corps. Quant à l'expression familière partir *les pieds devant*, elle donne à voir la triste scène des porteurs d'un cercueil franchissant le seuil d'une maison.

La pratique de l'inhumation des défunts permet à l'imagination populaire ou à la croyance religieuse de localiser une assemblée des morts au centre de la terre. La partie du corps qui s'en approche le plus est donc le pied. Jean de la Fontaine, en deux alexandrins superbes, impose à son géant, arbre symbolique, l'image de la vulnérabilité et de la mortalité, par le simple rapprochement des mots *pieds et Morts*, et l'idée du contact qui les relie :

"Celui de qui la tête au Ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts."  
(*"Le Chêne et le Roseau"*, *Fables*).

Les humains, on le voit, ne se sont pas privés d'accabler leurs pieds de tous les maux. Mais en réaction à l'excès de ce mépris, ils vont tenter de se racheter en accordant au pied une place plus digne, en le faisant décoller du sol, en l'élevant, en l'ennoblissant en quelque sorte. Et le pied, qui n'est pas un ingrât, va en retour se prêter généreusement à des usages divers.

## Le pied réhabilité

### Le pied dans la langue

Outre les multiples combinaisons dans lesquelles le mot *pied* entre avec son sens propre d'organe de la station au sol ou de la *marche* (*la marche à pied, une maison de plain-pied, avoir pied, sauter à pieds joints, traverser à pieds secs...*), il est d'une générosité inouïe quand il convient d'enrichir la langue.

Un premier développement quantitatif répond au principe d'économie du langage courant qui, face à la nécessité de désigner un nouvel objet, va procéder à la réutilisation d'un mot existant, légitimée par un lien d'analogie, plutôt que par la création de toutes pièces d'un néologisme. Ainsi comme le pied anatomique présente des éléments caractéristiques qui suggèrent des ressemblances, il va permettre de nouveaux emplois.

Par exemple, le pied humain étant l'extrémité inférieure du corps, le mot va servir pour désigner la base d'un document (*un pied de page*), d'un objet (*un pied de lampe*), d'un végétal (*un pied de vigne*), d'une construction (*le pied du mur*), d'un relief (*le pied de la colline*)...

Ou encore, la forme du pied, diverse selon qu'il s'agit de l'humain ou d'un animal, permet la désignation de nombreux objets, aussi bien des outils que des réalisations, dans des domaines très variés de l'activité humaine : *un pied-de-biche, un pied de col, un sac de couchage pied-d'éléphant*... Elle permet de nommer une plante (*un pied-de-mouton*) ou même un autre animal (*l'huître pied-de-cheval*)...

Quant à la valeur métrique du mot, elle a pu donner, par exemple, *un pied-à-coulisse* ou l'expression *au pied de la lettre*, c'est-à-dire "en mesurant" le sens strict des mots plutôt qu'en les interprétant.

On pourrait énumérer de multiples occurrences, prises dans des domaines aussi différents que la mécanique, la typographie, la marine, l'œnologie, la botanique, la géologie...

Un deuxième développement, considérable, avec le mot pied, consiste à faire évoluer, par un glissement métaphorique, le sens concret vers un sens abstrait. Si par exemple *mettre le pied à l'étrier* désigne initialement le premier geste effectué pour monter sur le dos du cheval, l'expression a fini, par analogie, par suggérer l'idée du premier stade d'une entreprise voire d'une assistance apportée à un débutant dans un domaine quelconque. Si l'on avance *sur la pointe des pieds*, c'est plus par prudence dans le domaine mental ou relationnel que par souci de ne pas faire de bruit en marchant. Et *enlever une épine du pied* fait désormais davantage allusion à un soulagement moral qu'à l'ablation d'une écharde... même si l'on a en tête le *Tireur d'épine*, petite statue antique représentant un adolescent occupé à soulager son pied (fig. 3). La façon dont il a remonté sa jambe pour y voir de plus près invite aussi, par un syncrétisme artistique autorisé, à citer les deux derniers vers du sonnet "Ma bohème" :

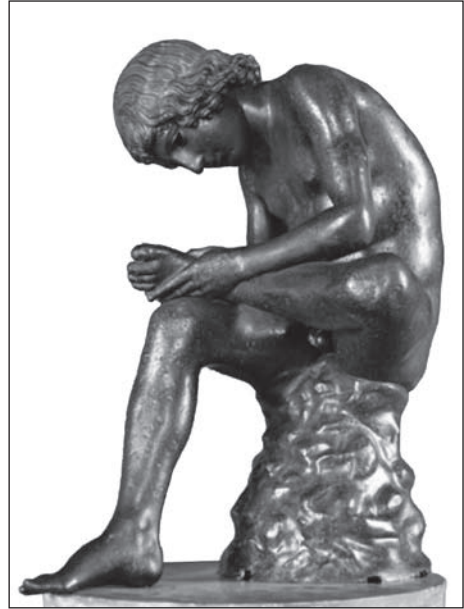


Fig. 3 : Anonyme, *Tireur d'épine*, 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Musée du Capitole, Rome.

Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Rimbaud, bien sûr, "l'homme aux semelles de vent", qui finira sa vie d'errance amputée d'une jambe, suprême ironie.

Il arrive fréquemment que la langue courante perde l'usage de l'expression d'origine et ne garde que le sens figuré. On est alors dans le cas de la catachrèse : le sens primitif est oublié au profit d'une image qui n'a plus de valeur rhétorique et que l'on comprend alors même qu'on a perdu sa référence première. C'est le cas par exemple de *couper l'herbe sous le pied de quelqu'un* (nuire à son projet) ou *mettre les pieds dans le plat* (aborder grossièrement un point de conversation que les interlocuteurs évitent) ou *avoir un pied-à-terre*, métaphore passée dans le langage courant et qui a perdu toute relation avec l'équitation.

Et tant d'autres...

## La poésie, une histoire de pieds

Peut-on rêver plus somptueuse réhabilitation du pied que la reconnaissance du mot par la poésie ? C'est la poésie antique qui se charge de le valoriser en l'utilisant pour désigner les unités de mesure dont l'enchaînement détermine le rythme. Là où la versification française ne se préoccupe que du comptage des syllabes (et du placement des accents toniques pour créer la cadence), la poésie latine, pour ne prendre que cet exemple, s'intéresse non pas à leur nombre mais à leur valeur relative en matière de temps de prononciation de chacune, puisqu'une voyelle est soit brève soit longue. Un *pied* est donc un groupe de 2 ou 3 syllabes (plus rarement mais possiblement 4), qui ne tient pas compte de l'unité lexicale qu'est le mot ; il est la base de la contrainte formelle que s'impose le poète pour répondre aux règles du genre. S'il choisit par exemple d'écrire en hexamètres (vers de six pieds), le temps de diction de tous les vers du poème est strictement identique, alors même que le nombre de syllabes peut varier de 12 (6 fois 2) à 18 (6 fois 3) par vers.

Lorsque la langue latine en évoluant vers le français renoncera à la différenciation de temps de prononciation de ses voyelles et ne conservera que le principe de l'accent tonique, on cessera de compter en pieds et l'on abandonnera cette appellation au profit de la syllabe.

Décidément le *pied* a du mal à rester à un haut niveau de considération. Alors peut-être faut-il le contraindre ? Par exemple pour qu'il redevienne préhensible et puisse remplacer des mains manquantes. Peut-être faut-il lui infliger quelques souffrances pour qu'il se gagne des faveurs durables ?

## Le pied esthétique

S'il veut être admis dans la cour des grands, le pied doit en payer le prix. Participer à une épreuve sportive de haut niveau en gymnastique (ah ! la maîtrise des petits pieds des gymnastes sur une poutre large de 10 cm !) ou à une performance artistique remarquable en danse classique passe d'abord par l'acceptation de contraintes physiques, de déformations anatomiques, de souffrances réitérées, d'inévitables blessures infligées aux pieds du sportif ou de l'artiste...

Le spectateur qui assiste à un ballet de répertoire et s'émeut de la légèreté et de la grâce de la ballerine exécutant un grand jeté n'a pas la moindre idée – et c'est heureux – de la torture que la danseuse a imposée à ses pieds, torture sans laquelle le geste, la posture, l'élan passeraient pour grossiers. Ampoules, crampes, ongles incarnés, plaies sanguinolentes, orteils déformés, hallux valgus, tendinites (sans parler des pathologies plus lourdes)... sont le tribut qu'il faut acquitter pendant des années d'apprentissage pour faire reculer les limites imposées par le squelette, les tendons, les ligaments, les muscles, et parvenir à la cinquième position des pieds ou monter sur pointes. Mais le spectateur, lui, ne voit que le *cou-de-pied* dont la ligne est délicieusement cambrée ou l'essor aérien d'une étoile dont les pieds ne touchent plus terre.

L'on pense alors à Degas qui ne se prive pas d'attirer le regard sur le pied de ses danseuses : il n'est que de tracer les deux diagonales de "*Danseuse en vert*" (fig. 4) pour constater le rôle central que le pied joue dans la fascination du peintre ou de s'émoi de sa "*Danseuse regardant la plante de son pied droit*" (fig. 5) dont on imagine qu'une douleur gêne son travail au sol.





Fig. 4 : Edgar Degas, *Danseuse en vert*, 1877-1879, musée Thyssen-Bornemisza, Madrid.



Fig. 5 : Edgar Degas, *Danseuse regardant la plante de son pied droit (étude)*, 1921-1931, Musée d'Orsay, Paris.

### Le pied érotique

À mi-chemin entre l'esthétique et l'érotisme ou plutôt fondant les deux pour le grand plaisir des hommes, la société aristocratique chinoise va pendant dix siècles, jusqu'au milieu du vingtième, reproduire une pratique d'une incroyable violence, consistant à bander les pieds des petites filles afin que ceux-ci conservent à vie une longueur et une finesse de pieds d'enfants (fig. 6). Orteils fracturés, repliés et écrasés sous la voûte plantaire, elle-même contrainte pour une plus forte courbure, circulation sanguine mise à mal, nécroses fréquentes... le pied ainsi martyrisé et atrophié était la garantie de... mais de quel bénéfice qui vaille ce martyr ? D'appartenance à une classe sociale supérieure, où la femme peut se dispenser des gros travaux, de séduction pour espérer obtenir un mariage avec un homme riche,



Fig. 6 : Pied bandé de Chinoise

d'enfermement à la maison d'une épouse soumise. Quoi qu'il en soit, distinction dans la marche à petits pas, élégance dans l'art de la danse... il s'agit de plaire aux hommes et cette pratique qui a mutilé des millions de femmes pendant un millénaire prend le sens d'une évidente érotisation du pied.

Que le pied soit érotique n'est pas en soi un problème, toute partie du corps pouvant prétendre à ce statut, de la nuque au poignet, de la chevelure au creux poplité. L'on pourrait multiplier les citations confirmant cette vision magnifiée du pied, de Frédéric Moreau murmurant à Madame Arnoux : "La vue de votre pied me trouble" (*L'Éducation sentimentale*, Gustave Flaubert) à Michel réclamant à Patricia : "Montre-moi tes doigts de pieds. C'est important les doigts de pieds chez une femme" (*À bout de souffle*, Jean-Luc Godard), en passant par *Le Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet (fig. 7), toile immense dans laquelle les pieds de la femme nue sont, grandeur nature, au centre de la scène, attirant fortement le regard du fait de leurs positions différenciées, le gauche révélant sa voûte plantaire et le dessous de ses orteils, le droit comme alangui entre les jambes de l'homme à la canne. Sans forcer l'interprétation, on peut trouver que la force érotique de cette représentation tient moins dans les parties du corps habituellement chargées de l'effet, les seins étant en partie cachés par les bras, et le sexe l'étant complètement par la cuisse, que dans la figuration des pieds, et en particulier le dessous de l'un, presque impudique puisque généralement inaccessible au regard.



Fig. 7 : Édouard Manet, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1863, Musée d'Orsay, Paris.

Une expression populaire semble relever de cet univers érotique : *prendre son pied*, pour évoquer, grossièrement, le plaisir sexuel. Mais c'est une coïncidence lexicale, car dans ce cas le pied ne renvoie pas à la réalité anatomique érotisée par un artiste (le participant aux ébats amoureux en fût-il un dans son genre), mais il doit son emploi au champ sémantique de la mesure, à partir d'une expression attribuée aux voleurs qui se partageaient leur butin en prenant chacun sa part, sa mesure, *son pied*. En a découlé l'idée de la jouissance d'avoir obtenu ce que l'on convoitait.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Freud se préoccupera de l'excès d'érotisation du pied, et théoriserà sur la question du fétichisme, qu'il classera dans les perversions, le désir sexuel étant dans ce cas provoqué par un seul élément de la personne ainsi morcelée, à l'exclusion des autres parties du corps, et jusqu'à l'aliénation.

Dans le même temps que les travaux de Freud sur cette question, l'écrivain japonais Junichirô Tanizaki publiait en 1919 *Le pied de Fumiko*, court récit dans lequel le narrateur dit sa fascination pour les pieds d'une jeune geisha, en imposant une sincérité et une dimension poétique contre le jugement moral qu'on pourrait lui opposer :

"Ses deux pieds, qu'ils foulent négligemment le sol ou qu'ils soient posés nonchalamment sur le *tatami*, procuraient à eux seuls une émotion esthétique pareille à celle que l'on éprouve en face d'un édifice des plus majestueux", et plus loin : "Si l'on m'avait demandé ce qui m'était le plus précieux en ce monde – ma vie ou le talon d'O-Fumi-san –, j'aurais répondu sans hésiter que c'était cette partie ravissante de son pied. Pour ses talons, je mourrais avec plaisir."

La passion du narrateur pour le pied de Fumiko l'entraîne à le "célébrer", à l'"adorer", à le "diviniser", et il se plaît à dire qu'il est heureux lorsqu'"elle le foulait de ses pieds". Il se complaît dans cette relation de soumission/domination dont le pied est le symbole, et il proclame : "La sensation que j'éprouvais lorsque je sentais le pied d'O-Fumi-san sur mon visage me comblait de bonheur."

Cette vénération participe d'une élévation du pied et continue de le tirer vers le haut, à l'opposé de sa position naturelle, jusqu'à ce qu'il en arrive à représenter, symboliquement, l'idée de la toute-puissance : hiérarchie sociale et même image divine, voici que le pied gagne en altitude...

## Le pied divin

### Les pieds du puissant

Puissance sociale, autorité morale, dépendance amoureuse... Le mot pied intervient dans de nombreuses expressions qui renvoient à l'idée d'un rapport de force très marqué entre deux personnes. Ce peut être du fait de l'attitude de soumission ou de contrition que l'une d'elles s'impose pour marquer son infériorité : *tomber, s'agenouiller, se jeter, ramper aux pieds de quelqu'un*, jusqu'à peut-être même lui *baiser les pieds*.

On pense à Marie de Béthanie (ou Marie Madeleine, selon les évangélistes et les églises chrétiennes) se prosternant aux pieds de Jésus de Nazareth, qu'elle honore d'une onction avec l'eau de ses larmes et un parfum précieux, puis qu'elle essuie de ses longs cheveux en les couvrant aussi de baisers.

Dans un autre registre de l'amour, celui qui terrasse par peur de l'abandon, l'image de Mathilde s'invite :

"Ah ! pardon, mon ami, ajouta-t-elle en se jetant à ses genoux, méprise-moi si tu veux, mais aime-moi, je ne puis plus vivre privée de ton amour. Et elle tomba tout à fait évanouie.

La voilà donc, cette orgueilleuse, à mes pieds, se dit Julien".

(*Le Rouge et le Noir*, Stendhal).

La scène est saisissante, qui inverse le rapport social des deux personnages, Mathilde, fille de marquis, tombée aux pieds de Julien le plébéien.

La possibilité de marquer d'abord un simple mépris, marcher sur *les pieds de quelqu'un*, peut s'accroître pour signifier la supériorité d'un dominant sur un vaincu qu'il va pouvoir *fouler aux pieds* ou *écraser du pied*. Plus positivement, c'est l'image d'un héros recevant l'admiration générale et constatant qu'il a *le monde à ses pieds*.

Le pied devient, dans tous ces cas, une sorte de repère du pouvoir que l'homme a sur le monde, et de là à ce que les récits de la mythologie ou les textes religieux s'en emparent, il n'y a... qu'un pas.

## Les pieds des héros mythologiques et des dieux

D'évidence les pieds des surhommes des grandes mythologies ont intéressé les humains qui les fondent et les développent. Les récits originels, les reprises, les textes sacrés mettant en scène les corps de personnages sublimes n'ont pas manqué d'attirer l'attention sur les pieds de certains.

Le nom Œdipe ne signifie-t-il pas *piéd enflé* ? N'est-ce pas honorer grandement le pied que de l'utiliser pour nommer un héros ?

Quant au talon d'Achille, il est celui d'un demi-dieu, descendant de Zeus, éduqué à l'art de la guerre par un centaure, surnommé ensuite "Achille aux pieds légers" tant il est agile, au point d'accumuler exploits et tours de force pendant les dix années de la guerre de Troie.

Les nombreuses aventures qui emplissent la vie de Jason ont leur origine dans une histoire de pied ! Alors qu'il a en chemin perdu une sandale, il se présente ainsi dépourvu à son oncle le roi Pélias, mais un oracle avait prédit qu'un jeune homme, un pied nu l'autre chaussé, serait la cause de sa perte. L'oncle effrayé a tôt fait d'expédier le neveu en Colchide, autant dire au bout du monde, pour chercher une peau de bélier magique, la Toison d'Or, expédition dont il escomptait bien qu'il ne reviendrait jamais, mais que Jason réalisa en héros.

Le Dieu romain Mercure, comme son modèle grec Hermès, rendu véloce et même parfois volant grâce à ses pieds ailés, n'est rien moins que le fils de Jupiter. Il est, entre autres missions que sa rapidité de déplacement lui confère, le messenger des Dieux auxquels il apporte, avec célérité, informations et nouvelles (son nom servira beaucoup plus tard comme titre de divers journaux).

"Et hop ! Et hop ! Place à Mercure !  
Ses pieds ne touchent pas le sol,  
Un bleu nuage est sa voiture,  
Rien ne l'arrête dans son vol"

peut-on entendre dans *Orphée aux enfers*, le délicieux opéra-bouffe d'Offenbach.

Les pieds auraient-ils ainsi atteint les sommets de la considération humaine et les dieux auraient-ils fait oublier la bassesse de ces appendices ? Que nenni ! Et si haut placés, les pieds sont pris de vertige, alors il leur faut bien redescendre sur terre.

## Pieds divins pour quel destin ?

Car même les pieds des héros et des dieux sont imparfaits. Puisque les mythes sont inventés par l'homme pour expliquer et comprendre sa propre vie, les personnages en ont les qualités mais aussi les défauts, en particulier les imperfections.

Malheureux Œdipe, dont le père, par peur de l'oracle qui faisait de l'enfant un futur parricide et un fils incestueux, transperce les chevilles pour l'attacher à un arbre et le livrer aux bêtes sauvages. Mais la cruauté du sacrifice n'empêchera pas la destinée de se réaliser.

Peut-on imaginer un sort plus ironique que celui que les narrateurs, dramaturges et autres poètes, réservent à Achille ? Alors qu'il est plongé dans les eaux d'un fleuve censées lui donner l'immortalité, la main maternelle qui tient l'enfant par le talon empêche l'immersion totale, laissant ainsi quelques centimètres carrés de peau vulnérable. Or c'est justement là que viendra se planter la flèche décochée par l'ennemi troyen ! Et quelle chute vertigineuse, même si des siècles les séparent, que de passer du statut de fils de déesse, héros de la guerre de Troie (le "bouillant Achille") à celui de petit personnage ventripotent de bande dessinée (*Achille Talon*, de Greg).

Si les pieds d'Hermès ou Mercure semblent épargnés de toute dégradation, le pauvre Jason voit son nom associé à celui de Médée, et provoque par son infidélité la furie vengeresse et infanticide de son épouse.

Le divin dans sa dimension grandiose ne convient donc pas au pied ; c'est que le pied doit peut-être, après cette incartade passagère, raisonnablement revenir sur terre, retrouver un peu de modestie, reprendre sa place en quelque sorte ? En effet, péché d'orgueil suppose châtement : dans la Bible, l'Éternel punit le serpent, séducteur d'Ève : "Puisque tu as fait cela, tu seras maudit... tu marcheras sur ton ventre... la femme t'écrasera la tête et tu la blesseras au talon".

Alors un peu de simplicité serait sans doute plus adaptée.

### L'humilité retrouvée

Le domaine du sacré, non plus mythologique cette fois mais religieux, propose une tout autre vision du divin, dans l'Ancien Testament par exemple, lorsque l'Éternel ordonne à Moïse d'ôter ses sandales s'il veut s'approcher du buisson ardent. Et c'est pieds nus que le prophète, obéissant et respectueux, marchera sur la terre sainte. Il s'agit alors de ne pas déposer la poussière impure qui souille les semelles de ses chaussures sur un sol sacré, rituel conservé par les musulmans qui se déchaussent pour entrer dans une mosquée avant d'en fouler les dalles.

Dans le Nouveau Testament, le jeudi d'avant Pâques, c'est-à-dire la veille de la Passion, la scène du lavement des pieds de ses disciples par Jésus (fig. 8) est fondamentale pour la compréhension des valeurs qu'il professe et des messages symboliques qu'il délivre. Alors qu'il est fils de Dieu et "seigneur et maître" des douze apôtres qui l'accompagnent et le reconnaissent comme tel, il s'agenouille devant eux comme le ferait le plus simple serviteur, et tour à tour leur lave et leur essuie les pieds. C'est un formidable geste d'amour et d'humilité, que Pierre a du mal à comprendre et accepter. Sans doute ne peut-il admettre cette attitude de rabaissement. Peut-être n'a-t-il pas l'humilité lui-même de reconnaître la nécessité d'être lavé, symboliquement purifié ? Mais Jésus leur demande à tous d'en faire autant : "Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi", car l'amour fraternel abolit les rapports de domination : "Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés."

Peut-on dire que Jésus prend à *contre-pied* tous ceux qui ne s'intéressaient qu'à sa grandeur ?

Qu'il préfigure par cette soumission la montée au Golgotha (mot signifiant *crâne*), à *pied* et chancelant, puis la crucifixion qu'il va subir, quatre clous enfoncés dans ses mains et dans ses *pieds* ? Et qu'une fois la croix érigée, il lui restera du monde terrestre le douloureux spectacle de deux femmes aimantes en larmes *au pied* de la croix.

*Stabat mater dolorosa*, Marie-Madeleine aussi...



**Fig. 8 :** Le Lavement des pieds des apôtres, vitrail, Saint-Étienne-du-Mont, Paris.

Quel périple pour un si petit mot ! Et il ne faudrait pas croire que tout est dit et que le mot a tout donné. Il continue d'abonder dans la langue, et d'approvisionner ce foisonnement de locutions tant concrètes qu'imaginées, au risque de s'y perdre, par exemple par confusion des étymons.

Ainsi, imagine-t-on que le *pédant* est ce *pédagogue* prétentieux et pontifiant, cet esclave qui, à Rome, accompagnait à *pied* l'enfant (*paid*, en langue grecque, comme dans *pédiatre*) à l'école ?

Sait-on encore aujourd'hui que le *péage* sur une autoroute n'a pas à voir avec la famille lexicale du *paiement* ? En effet, il s'est d'abord agi du *\*pédage* qui concernait le droit de passage d'un *piéton* sur une route ou un pont.

Se représente-t-on que le mot injurieux de *pédale*, suggéré par une homophonie approximative, est lexicalement inadapté au *pédéraste* que l'on veut ridiculiser, ce dernier désignant l'homme qui aime un jeune garçon, celui-là la partie d'un engin adapté pour recevoir *le pied* ?

De même que lorsqu'on parle d'une semelle *orthopédique*, chacun y voit la possibilité de remettre un pied droit, alors que l'étymon dans ce cas est celui qui désigne l'enfant, *l'orthopédie* étant la médecine qui permettait non de redresser *le pied* mais de remettre *l'enfant droit*. Lorsque la langue a fini par oublier qu'il s'agissait d'une médecine pédiatrique, elle s'est offert le luxe d'un oxymore, *l'orthopédie adulte* et d'un pléonasme, *l'orthopédie infantile* !

Comme quoi on est à l'abri de rien !

Le moins que l'on puisse dire est que le mot pied a toujours été généreux : les mots dont il est la racine sont multiples et pour lui rendre un hommage final, l'imagination peut s'exercer à composer une phrase dans laquelle tous les mots pleins (18 dans ce cas, mais il y en a beaucoup d'autres !) auront pour origine ce petit *pedem* latin, par exemple :

*Depuis son piètre piédestal le pion a expédié aux antipodes une dépêche à sa pédicure qui pédale en pionnière sur son vélocipède en empêchant pieuvres et poulpes d'empiéter sur le péage et de piétiner le trépied du pédiluve.*

Et cela aurait pu être pire...

## RÉFÉRENCES

*Le Pied à travers l'histoire*, sous la direction de Joseph-Eugène Claustre, Masson, 1991.

F. EMPTAZ. *Aux pieds de Flaubert*, Grasset, 2002.

J. CHEVALIER, A. GHEERBRANT, "Pied (Pas)", *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont/Jupiter, coll. "Bouquins", 1982.

R. KOHLER, "Nicolas Andry de Bois-Regard, inventeur du mot *orthopédie* et père de la parasitologie" dans *Les Cahiers du Cercle Nicolas Andry (Sauramps)*, 2008, Cahiers n° 2, p. 45-57.

P. CRONIER "Anatomie artistique du pied" dans *Les Cahiers du Cercle Nicolas Andry (Sauramps)*, 2012, Cahiers n° 6, p. 107-26.